

Stéphane ROUGEOT

Les Ailes Ardentes

Le Sabir Numérique

Du même auteur

Romans
Les Ailes Ardentes
Blanche Allogène, *4 tomes*
Chamaneries
Un Chant sur la Magie Infuse
La Convergence des Alizés
D'Échéance
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager
Omine
Le Parfum du Sommeil
Le Revers de l'Âme
Scam Masters
Urgences Ascenseurs, *2 tomes*
Le Vol du Siècle

Recueils

À la Vôte
Anatomie d'une Enfance
 Ravagée
Le Dos Fin
Mémoires d'Autracie
Les Mites et les Jambes
Nouvelles Actuelles
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes
Nouvelles Étranges
Nouvelles Inspirations
Tel est Féérique
Urgences Ascenseurs,
 J'Écoute ?
Visions

Théâtre

Brave Magot
Ce Soir c'est la Fin du Monde
Déjà Vu
De Toit à Moi
En Grève
Éperdue et perdue
FarNIET !
N'attendons Pas que le Ciel
 Nous Tombe Sur la
 Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton
La Nuit des Cambrioleurs
Panique sur la Liste
Saynètes à la dérive
Saynètes et Sans Bavures
Les SOUSperhéros se rebiffent
Le Tort Ment *2 tomes*
Un Truc en Plus

Séries

GoldenBra 4 épisodes
ÉtrAnge Gardien *3 épisodes*
Jeu de Loi 3 épisodes

Des Justes *1 épisode*
Les SOUSperhéros *1 épisode*

*À mon épouse,
pour sa patience et sa compréhension*

Prologue

Toutes les histoires ont un commencement et une fin. Toutes. Sauf une. L'Histoire, avec un grand H. Notre histoire à tous. Celle de l'Humanité.

Elle a bien débuté un jour, ce que chacun concède volontiers, même si tout le monde n'est pas d'accord sur la manière dont ça s'est passé. Mais elle n'est pas terminée. Et personne ne sera là pour en raconter l'achèvement. Tout est imbriqué, entremêlé avec ce qui précède et ce qui suit. Il est donc très difficile d'en extirper un grain sans entraîner ceux qui sont autour.

C'est pourtant ce que je vais tenter de faire pour vous, aujourd'hui. Vous décrire un petit grain, tel que je le connais. Tel que vous ne l'avez jamais vu.

Livre Premier
Saint-Jean d'Acre
mai 1291

Chapitre 1

— Guillaume est mort !

Imaginez un cri strident. Suffisamment aigu pour véhiculer la panique, mais pas trop, afin de ne pas laisser le moindre doute sur la virilité de la gorge barbue par laquelle il est sorti. Se réverbérant tout au long des rues, les mots étaient vite rattrapés par leur auteur. Il dévalait à grandes enjambées les pavés en direction de la maison cheftaine de l'ordre du Temple de Salomon qui se trouvait à proximité du port.

C'était le 17 mai 1291. Le printemps était désespérément chaud, et le temps était orageux, dans la région de Saint-Jean-d'Âcre. La mer était houleuse, le ciel chargé de lourds nuages sombres et d'aucuns se surprenaient à ressentir quelques gouttes par moments, sans savoir s'il s'agissait de pluie ou d'eau salée portée par des bourrasques.

Bref, la tempête était sur le point de se déclencher. Les murs des maisons, pourtant couverts de chaux claire, paraissaient tristes sous cette lumière terne. Comme s'ils avaient perdu leur éclat, qu'ils étaient délavés, alors que l'averse n'avait pas encore commencé. Virevoltant dans tous les sens, les mouches étaient nombreuses et bien plus agaçantes qu'à l'accoutumée. Elles n'auraient pas agi autrement si elles avaient vraiment ressenti la pression de la situation autant que celle de l'atmosphère. Vous me direz qu'elles sont toujours comme ça, mais là c'était pire. Les embruns salés portés par le vent ne faisaient que passer en direction de l'est. La ville, d'environ quarante mille habitants, plantée au nord de la baie d'Haïfa, au milieu de ce qui est aujourd'hui l'Israël, est particulièrement exposée aux caprices de la mer Méditerranée. Sa position stratégique d'entrée maritime vers la Galilée en avait fait un objectif important lors de la troisième croisade. Ce fût une grande victoire quand Saladin remit la ville à Richard cœur de Lion le 12 juillet 1191, c'est-à-dire quasiment un siècle jour pour jour avant la date qui nous intéresse.

Le jeune homme balançait ses jambes sans aucune retenue. À croire qu'il était en lice pour battre le record du marathon ou qu'il tentait le concours de la course la plus ridicule. Le bois de ses sandales claquait sur le sol. Tout comme ses cheveux bouclés, sa longue robe de bure volait dans tous les sens, dévoilant sans grande pudeur ses sous-vêtements gris. Il n'essayait même pas de la maintenir en place, préférant utiliser ses bras comme balancier afin d'augmenter sa vitesse et stabiliser autant que possible sa posture. Sa course effrénée ne l'empêchait pas de répéter en hurlant à intervalles plus ou moins réguliers, au fil de ses rencontres :

— Guillaume est mort ! Guillaume est mort !

Les rues n'étaient pas très fréquentées. Les habitants avaient fort à faire, avec le siège, la bataille qui devenait imminente, les blessés dont il fallait s'occuper, ou tout simplement pour rester à l'abri. L'homme croisait malgré tout quelques personnes, et prenait un certain plaisir à les frôler, comme pour apporter plus de sensations à son péripèle. Si ses cris ne suffisaient pas à les étonner, au moment où ils comprenaient le sens des paroles ils ouvraient de grands yeux et leurs visages s'allongeaient. Cependant, il était déjà loin avant même que l'on n'ait le temps de lui poser la moindre question.

Soudain, un bras surgit de nulle part, poing serré, et se retrouva juste en face de sa poitrine. En raison de sa vitesse, il n'eut pas le temps de l'éviter. Le choc ne fut pas excessivement violent. D'ailleurs, il ne le fit pas tomber. Mais il était suffisant pour lui couper la respiration. Utilisant l'obstacle comme un appui, il chercha à recouvrer son souffle, sans même prendre la peine de regarder qui en était le propriétaire. De toute manière, rien qu'au bruit métallique, il avait déjà deviné qu'il s'agissait d'un chevalier en armure, qui débouchait au coin de la boutique d'un poissonnier, à en juger par les odeurs qui s'en échappaient.

Il n'eut pas le temps de réagir, qu'il fut interpellé plutôt vigoureusement :

— Frère Pépin ?! J'aurais dû m'en douter. Un sergent de ferronnerie qui fonce tête baissée en braillant de la sorte, ça ne pouvait être que toi !

Les frères sergents étaient les équivalents pédestres des frères chevaliers. Si ces derniers étaient exclusivement des frères d'armes, les premiers pouvaient également être des frères de métiers.

— Tu veux semer la panique ? Tu trouves que la situation n'est pas encore assez critique ?

La voix était autoritaire, mais cela n'impressionna pas beaucoup le jeune homme. Du haut de ses vingt printemps, il arborait fièrement un duvet sombre qui commençait à s'épaissir sur son menton. Il releva la tête, ce qui rejeta en arrière les boucles noires de sa tignasse. Il reconnut son interlocuteur :

— Frère Rémy...

Le chevalier avait les cheveux bruns et raides attachés derrière la tête, le visage calme et souriant même lorsqu'il voulait être dur. Il ne portait pas son habituel heaume et avait environ le double de son âge. Il exhibait son surcot à l'effigie de l'Ordre du Temple, à savoir une gigantesque croix rouge que personne ne pouvait ignorer. Surtout après deux cents ans d'existence à sillonner les routes des pèlerins. Surtout en ces temps où les croisés se faisaient inexorablement bouter hors de Terre Sainte. Surtout dans l'un des derniers bastions encore détenus par les chrétiens dans cette région du monde. Rémy était un commandeur, et avait la responsabilité d'une dizaine d'autres frères chevaliers.

— Qui est ce Guillaume dont tu hurles la mort à qui veut l'entendre ?

Devant le manque d'entrain de Pépin à lui obéir, le chevalier l'attrapa par le col et le tira vers lui d'une main, tandis que l'autre vint se poser sur la garde de son épée. Il n'avait pas l'intention de dégainer, c'était seulement pour la maintenir, habitué qu'il était à ce que la grande taille de l'arme soit un peu gênante. Il ne semblait pas faire attention aux fortes odeurs de transpiration qui émanaient de tous les deux, mais surtout de Pépin. Attrapant le poing comme si sa vie en dépendait, ce qui n'était peut-être pas si loin de la vérité, le sergent essaya de desserrer l'étau qui lui comprimait la trachée tout en articulant difficilement :

— Attention, v... vous allez me faire mal, là...

Le regard du templier se fit très dur. Pépin comprit qu'il risquait gros s'il n'obtempérait pas :

— Frère Guillaume, bien entendu... Le Grand Maître ! Qui voulez-vous que c'est ?

Guillaume de Beaujeu était le Grand Maître de l'Ordre du Temple de Salomon. Un Grand Maître ne recevait de directive que de Dieu. Cependant, avant de prendre une quelconque décision importante, il en référerait soit à tous les membres, soit aux plus sages d'entre eux. Toutefois, il était le seul à pouvoir commander aux templiers. En poste depuis 1273, suite au décès de son prédécesseur Bérart, il était fort apprécié par la majorité.

Resserrant encore son étreinte, Rémy leva son regard vers le haut de la rue, d'où venait Pépin. C'était en effet dans cette direction, à la porte nord de la ville, que les musulmans étaient les plus actifs depuis le début du siège, soit tout juste quarante jours. Il devina sans peine que c'était là-bas que Guillaume avait eu un problème.

Passant par-dessus les remparts du nord, de nombreux projectiles volaient régulièrement depuis plusieurs semaines pour venir s'écraser dans des fracas assourdissants qui, par chance, sur une maison déserte, qui, par malheur, sur une famille ou une réserve de vivres. Qu'il s'agît de grosses masses pierreuses, de flèches ou de carreaux, ils faisaient rarement des victimes, mais quand c'était le cas, il était inutile d'essayer de les soigner, venant encore ajouter à l'horreur par des odeurs et des visions de cadavres qui étaient irrégulièrement ramassés et mis en terre.

Certains objets volants, parfois, étaient plus petits, mais incandescents, causant en plus des dégâts matériels directs des incendies que, par manque de moyens et de temps, personne ne cherchait à éteindre, sauf s'il s'agissait

d'un lieu stratégique. Du coup, des effluves de brûlé s'insinuaient un peu partout. Guillaume était trop entouré pour avoir succombé à ce genre d'attaque. Quelqu'un l'aurait forcément prévenu de la chute. Non, s'il était tombé, alors beaucoup d'autres l'avaient précédé. Mais cela voulait dire que l'ennemi n'avait jamais été aussi agressif ni proche de la prise de la ville !

Poussées par une bourrasque, quelques gouttes salées vinrent s'écraser sur le visage du chevalier. Il craignait une erreur stratégique, comme celle qui avait conduit le maître à tenter une sortie, vaine, par cette même porte il y a quelques jours. Il baissa le ton :

— Comment est-ce arrivé ?

Le sergent, relativement petit, battait quasiment des jambes dans le vide. Il parvint à prononcer :

— En fait, je l'ai pas vu mourir, mais il était très mal y a quelques minutes. Avec un peu de chance, si vous vous dépêchez, vous allez voir ses dernières paroles... Feriez mieux d'y aller tout de suite !

La voix du chevalier redevint forte et volontaire, tout comme son faciès :

— Il n'est pas mort ?! Explique-toi !

— Mais... mais... mais...

— Si j'entends encore une seule parole qui ne soit pas vérité sortir de ta bouche, je promets de te trancher la langue sur-le-champ !

Un nouveau coup de vent en provenance de la mer vint assécher les premières perles de sueur de stress sur le front de Pépin, se mêlant à celles causées par la course. Il déglutit douloureusement derrière le poing ferme.

— En fait, il était monté. Il a pris une flèche sur le côté. Y s'est affalé sur l'encolure de son cheval. Y avait beaucoup de sang. J'ai pas demandé mon reste, c'était plutôt dangereux ! Déjà que j'avais rien à faire là...

Rémy savait que les Sarrasins avaient réussi à ouvrir une brèche dans le mur d'enceinte à proximité de la porte nord en début de journée. Il avait supposé qu'une sérieuse contre-attaque avait dû être menée pour contenir l'hémorragie. Il ne fallait pas qu'ils réussissent à pénétrer trop loin dans la ville, car cela pourrait précipiter le siège vers une fin tragique.

Bien que Rémy semblât garder tout son calme, il jeta le ferronnier à plusieurs mètres dès qu'il eut fini sa tirade. Ce dernier se releva laborieusement en se frottant le bas du dos, avec une grimace mêlant la douleur à la colère. Il jeta un regard noir en coin à son tortionnaire. Le chevalier se retourna majestueusement et entra dans une petite maison toute proche, attenante à une autre beaucoup plus imposante.

L'ouverture donnait sur la pièce principale. Le mobilier et la décoration étaient assez abondants et plutôt riches. Autour d'une grande table rectangulaire, d'un joli bois sombre, mais marquée par le temps, six hommes avaient une discussion un peu animée. L'un d'eux brandissait un plan sommairement dessiné sur un parchemin. Son nom était Thome. À ses côtés se trouvaient Andriu, Bynde, Cristoffle, Gaubert et Luquet. Deux n'étaient pas des frères. Ils portaient une armure tout à fait équivalente, mais n'avaient pas droit d'y faire figurer le symbole rouge. Rémy clama fort et distinctement à l'attention de tous, même de ceux qui étaient dans l'autre pièce :

— Tout le monde à cheval dans les plus brefs délais ! C'est une urgence !

Ils se levèrent d'un seul geste. Dans l'encadrement d'une porte cerclée de deux rideaux qui donnait sur une sorte de chambre, trois têtes apparurent. C'était Bertran, Roussel et Sirion, le reste du groupe.

— Que se passe-t-il, frère Rémy ?

Celui qui venait de parler était Bertran. Son collier de barbe châtain clair, limite blonde et taillée très courte, lui donnait un air d'élève studieux très propre sur lui en comparaison des têtes hirsutes de ses compagnons. Le commandeur avait beaucoup d'estime pour les frères dont il était responsable. Et chacun le savait. Aussi, quand il se retourna, le visage grave, et sorti de la maison sans répondre, ils surent qu'il se passait quelque chose d'important. Ils échangèrent des regards interrogateurs. Cristoffle, un petit trapu au crâne dégarni malgré une jeune trentaine, lança à la cantonade à travers sa longue barbe noire la question que chacun se posait :

— Ça va pas remettre en question notre mission, ça aussi, vous pensez ?

Ses compagnons attrapèrent qui son bouclier, qui son arme, qu'ils avaient posés pour plus de confort, et se dirigèrent vers la sortie. Le chauve poursuivit :

— Non, mais avouez quand même qu'avec le siège et la disparition de notre invocateur, nos plans ont été pas mal chamboulés !

Quelques secondes plus tard, ils étaient tous à l'extérieur, prêts au combat. Ils s'engagèrent à la queue leu leu dans la ruelle sur leur gauche, enfourchèrent leurs montures et se mirent en route au grand galop derrière Rémy.

Chapitre 2

Au même instant, à l'extérieur des remparts de la ville, un autre homme courait.

Mais la comparaison avec Pépin s'arrêtait là.

En effet, il appartenait à la faction opposée. De ses vêtements à ses cris, en passant par la couleur de sa peau, tout était différent. Les pavés s'étaient transformés en terre. Les maisons s'étaient réduites à l'état de tentes. Et les passants assiégés étaient devenus des soldats en campagne.

Ses enjambées étaient plus mesurées. Pourtant, l'empressement dont il faisait preuve était tout aussi évident.

Toutes mes excuses, il y avait un dernier point commun : le contenu de ses clameurs. S'il n'avait pas les mêmes mots, à cause de la différence de langue, le sens en était très proche. En effet, il annonçait le décès d'un chef ennemi.

Par contre, l'attention de ses compagnons lui était plus facilement acquise. Déjà parce qu'ils n'avaient pas la même pression. Être assiégé ou assiégeant conduit à une tranquillité d'esprit pour le moins différente. Ensuite parce qu'ils étaient plus nombreux dans le campement qu'en ville, malgré les assauts répétés et les nombreuses pertes.

Alors qu'il passait devant une tente, dont il fit voler la porte par le déplacement d'air dû à sa course, l'occupant tourna la tête. Sa tenue rudimentaire trahissait son statut de troupier.

Son nom était Haroun ibn Khumarawaih. Originaire de Damas, c'est pourtant suite à la libération de Tripoli, environ 2 ans auparavant, qu'il fut recruté. Benjamin d'une grande famille de marchands, il avait beaucoup voyagé dans les comtés et royaumes alentour. Il avait beaucoup appris sur le commerce, mais ça n'avait pas semblé l'attirer. Aussi, quand les armées de Qala'ûn, en provenance d'Égypte, eurent récupéré la ville de Tripoli, et qu'elles recrutèrent avant de marcher vers Saint-Jean d'Acre, il n'hésita pas, à 28 ans, quitte à accepter d'être tout en bas de la hiérarchie. Peut-être une envie de rompre avec le cocon familial, avec l'activité professionnelle, ou de voir encore plus de pays.

Il passa de nombreux mois à trimer, à obéir et à s'endurcir. Mais il en profita également pour observer, bien se faire voir, et s'immiscer progressivement dans les entraînements et les petits papiers de ceux qui décidaient. Il prenait son mal en patience, et accumulait toute la connaissance et la pratique qu'il pouvait.

De taille moyenne, il ne coiffait jamais ses cheveux mi-longs et frisés d'un noir aux reflets bleutés. Son visage allongé affichait la détermination et l'endurance à la vie dont il faisait toujours preuve. Sa barbe, paradoxalement, était très courte et parfaitement entretenue. Sa corpulence moyenne et sa posture laissaient supposer une excellente maîtrise de soi et un entraînement régulier.

Jusque-là, il n'avait prêté aucune attention aux beuglements, habitué qu'il était à vivre dans une communauté assez bruyante. Quelques mots parvenant à ses oreilles à ce moment allaient pourtant résonner dans sa tête :

— Le chef franc est mort ! Nous avons gagné !

Haroun s'avança et passa la tête dans l'ouverture.

Tout d'abord, il remarqua la masse nuageuse sombre qui masquait le soleil et le ciel pourtant si bleu d'habitude. Il vit le messager disparaître dans la tente de son chef.

Haroun sut qu'il ne pourrait en apprendre plus s'il restait là.

Tandis qu'il s'approchait, il commença à percevoir quelques paroles. Il s'immobilisa afin de ne plus faire aucun bruit et ainsi mieux entendre.

— ... M'a demandé de vous prévenir.

— Tu « crois » ? Je me fiche complètement de savoir ce que tu crois et qui peut t'avoir envoyé me prévenir ! Je veux des faits ! Retourne-y et quand tu auras des certitudes, tu reviendras m'en avertir, c'est compris ?

Haroun savait que c'était le moment. Le moment qu'il attendait. Le moment de passer à l'action et de faire ses preuves.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Après avoir repéré un arc et un carquois qui semblait plein, il s'en empara et se mit à courir en direction du front.

Chapitre 3

— Ho ! Nom de... !

Rémy, contrairement à son habitude, ne releva pas. Luquet, juste derrière lui, s'était rendu compte de ce qu'il allait dire, et s'était retenu à temps. L'homme d'une trentaine d'années, les cheveux roux et en bataille, n'était pas un frère. Il faisait partie du groupe pour ses compétences. Cela n'était pas une raison pour jurer à tort et à travers, et il tentait de se corriger, avec toutes les difficultés que l'on peut imaginer.

De plus, le commandeur avait bien failli lâcher une expression de surprise, lui aussi, lorsqu'ils découvrirent la scène de la porte nord.

Déjà pendant leur galop, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, ils avaient senti une tension quasiment palpable les entourer et les envahir. Pas seulement à cause de l'imminence probable du décès de leur maître, pourtant cela serait déjà en soi un événement tragique. L'atmosphère n'en était que plus dense. Elle contenait quelque chose d'autre.

Et si ce décès n'allait pas être le rebondissement majeur de ce siège ? Peut-être cette poignée d'individus aux origines diverses était-elle sur le point de vivre une expérience humaine incroyable ? Si c'était le cas, ils étaient en train d'en prendre conscience. Tout doucement.

Le bruit des armes s'entrechoquant indiquait que la bataille était ouverte. Moins fortes, les voix des combattants, exprimant la rage, la victoire, la douleur, la déception, la surprise, la peur, entre autres, s'élevaient et résonnaient davantage au fur et à mesure qu'ils s'approchaient. Tout au bout de la rue où ils se trouvaient alors, les frères purent distinguer le mur d'enceinte. Au pied de celui-ci, une foule innombrable s'agitait.

S'ils allaient déjà au maximum de la vitesse de leurs montures, ils essayaient encore de l'augmenter, impatients d'être au cœur de l'action, eux aussi. Bientôt, ils arrivèrent sur la place qui tenait lieu de champ de bataille. Large d'une cinquantaine de mètres, et profonde d'une bonne trentaine, elle était le carrefour de cinq voies, dont deux longeaient le mur de chaque côté. Sans compter l'accès vers l'extérieur. La palissade, dominant toutes les maisons, faisait une quinzaine de mètres de haut.

La porte nord était grande ouverte. Probablement avait-elle été abandonnée quand la brèche qui se trouvait à quelques mètres sur la droite avait permis à un nombre suffisant de musulmans d'entrer. Les chemins de ronde, cependant, étaient toujours occupés. Les archers qui s'y tenaient étaient pour beaucoup

tournés vers l'intérieur et continuaient de faire pleuvoir leurs flèches.

Un demi-cercle, dont le centre était justement cette porte, délimitait le front. Entre les guerriers des deux camps, une barricade de fortune avait été disposée, en utilisant tout ce qui pouvait l'être : des charrettes, des portes, des volets, des étalages de marchands et même des cadavres à divers stades de décomposition.

Une ligne de plus de deux cents templiers venait renforcer cette barrière. Qu'ils usassent de lances, de boucliers, de leurs épées, ou simplement de leurs corps, ils contenaient, pour l'instant du moins, les assauts répétés. L'ennemi n'avait pas beaucoup de recul, il lui était donc difficile de prendre de l'élan.

Depuis l'extérieur, les archers adverses envoyaient régulièrement des rafales de flèches en aveugle.

Rémy fronça les sourcils. Ses yeux étaient à demi fermés. Parce qu'une fine pluie commençait à s'abattre sur la ville. Parce qu'il observait avec une grande attention toute la scène. Et parce qu'il était fort inquiet pour l'avenir proche.

Par la porte, il vit une catapulte qu'on était en train d'approcher dans le but de poursuivre la percée, quitte à provoquer quelques dommages collatéraux.

La ville était aux trois quarts entourée par la mer. La ligne ouest était longée par la justement nommée muraille de la mer. Le sud et le sud-est étaient moins protégés, car il s'agissait du port. La limite ter-

restre était, quant à elle, renforcée par une double muraille, courant depuis la mer au nord-ouest jusqu'à la mer à l'est, faisant un angle droit convexe. Celle-ci disposait de trois portes, une pratiquement au milieu, et les deux autres à chaque extrémité. Les musulmans, pour une raison de stratégie, ne tentaient absolument rien par la mer. Ils se concentraient sur la porte centrale. Le risque qu'ils fussent en train d'amasser discrètement quelques troupes vers les autres portes n'était pas bien grand, mais il existait toutefois.

Rémy venait d'apercevoir un attroupement, sur sa gauche, au pied d'une maison, à proximité de l'étendard de l'Ordre. Le gonfanon baucant était protégé par plusieurs templiers. Alors qu'il allait s'y diriger, un autre commandeur l'interpella :

— Ha ! Voilà un peu de renfort !

Tout en terminant sa phrase, il se retourna pour voir où il allait pouvoir envoyer cette aide providentielle, et revint vers Rémy, le bras tendu vers la pointe droite du barrage. Il aperçut deux des hommes de Rémy descendre de cheval et commencer à se diriger là-bas, puis clama :

— Ils auraient besoin d'un coup de main, de ce côté, ils ont déjà subi quelques pertes. Vous...

Son regard croisa celui de son interlocuteur, qui ne semblait pas lui accorder beaucoup d'attention. Lui vint alors l'idée d'une petite vérification. Il baissa son regard sur le col de Rémy. Ce col où le symbole de l'Ordre du Temple ainsi que le liseré étaient bleu turquoise. Le sien était rouge, indiquant qu'il était un chevalier d'arme.

Comme pour s'excuser, il poursuivit :

— Enfin, sans vouloir te commander, mon frère...

— Nous allons nous occuper du Grand Maître. Quand il sera en sécurité, nous reviendrons.

À l'adresse des deux hommes qui s'arrêtèrent net à son appel, il lança :

— Andriu ! Roussel ! Revenez !

Il poussa sa monture vers l'attroupement qui était à sa gauche, puis mit pied-à-terre, rapidement imité par les sept autres qui ne l'avaient pas encore fait.

Il dut jouer des coudes pour se frayer un passage jusqu'à Guillaume. Celui-ci, affalé sur l'échine de son animal, affichait une grimace qui trahissait sa souffrance. Autour, les frères tentaient sans relâche de procéder à des impositions des mains à proximité de la blessure. D'ailleurs, leurs visages faisaient montre d'un grand étonnement en constatant que rien ne se passait. Ils ne réalisaient pas qu'il fallait une origine maléfique pour que ce sort puisse avoir un effet.

Rémy aurait eu envie de demander à tout le monde de s'écarter, pour laisser le blessé respirer. Pourtant, il n'en fit rien. Cette protection humaine, contre tout nouveau projectile qui pourrait arriver sans crier gare, n'était pas à négliger.

À quelques mètres, il vit un autre homme, en train d'agoniser parce qu'il avait été transpercé d'une

flèche au niveau de la gorge. Mais personne ne faisait attention à lui. Pire, certains le bouscullaient sans même s'en rendre compte. Il ne portait que des guenilles, sans aucune espèce d'armure. Seul le Grand Maître était important.

Le commandeur attrapa la bride qui glissait des mains de Guillaume. Ce dernier tourna légèrement la tête et croisa les yeux de Rémy. Ce regard en disait long. À la fois sur le passif des deux hommes, qui n'en étaient pas à leur première rencontre, et qui s'estimaient mutuellement beaucoup. À la fois sur le désarroi d'un blessé qui n'avait rien vu venir et qui aurait bien aimé se trouver à quelques mètres de là au moment décisif. À la fois sur l'engagement d'un frère pour sa foi et son Grand Maître, à savoir qu'il aurait aimé mille fois être à sa place, car il était autrement remplaçable.

Rémy prononça d'une voix calme, mais assez forte pour couvrir les cris de la bataille qui continuait derrière lui :

— Grand Maître, il vaudrait mieux vous mettre à l'abri.

Le visage grave, Guillaume ne répondit pas. Il était toujours plongé dans les yeux du commandeur. Il y cherchait du réconfort sur son destin. Il aurait aimé croire qu'il allait s'en tirer, même s'il acceptait son sort sans rechigner. Il y cherchait aussi de l'assurance. Il voulait croire que, quel que soit son devenir, l'issue du siège n'en serait pas changée, et que la foi de chaque templier n'en serait que renforcée.

Dès qu'il tenta de prononcer un mot, il fut pris d'une toux sanguinolente. Son poumon était très certainement perforé. Il parvint malgré tout à articuler :

— Mes frères... Je ne puis plus... Car je suis mort !

Il réussit à se redresser, arborant la flèche qui était la cause de son état, et ajouta :

— Voyez le coup !

Le projectile était arrivé par le haut. Il pénétrait son corps sous le sein droit, et ressortait au niveau du rein du même côté.

Le visage de Rémy reflétait la gravité de la blessure. Guillaume sourit derrière sa douleur :

— C'est si moche ?

La voix du commandeur, par contre, ne trahit aucune émotion quand il dit :

— Nous allons vous emmener là où vous pourrez être soigné, Grand Maître.

Guillaume accompagna sa réplique d'un geste dédaigneux de la main qui ne fut pas très convaincant, en toussant et grimaçant quasiment entre chaque mot :

— Aucun soin... Ne peut... Plus rien... Pour moi. Cette... Blessure n'a... N'a rien de... Surnaturel. Ce... Ce ne sont pas... Quelques... Bandages...

Un des hommes de Rémy s'approcha de lui et lui glissa à l'oreille :

— Il faudrait le bouger, c'est pas sûr ici.

Ils se tournèrent d'un même mouvement vers les combats, pour constater que l'issue était effectivement très incertaine.

— Tu as raison, Thome.

Le commandeur attrapa le bras de Guillaume, qui en profita pour lui dire :

— Ce petit ira loin, il a du discernement.

Rémy tira sur le bras et réceptionna Guillaume avec l'aide de Thome. La pluie, toujours fine, mais persistante, mêlée au sang qui s'échappait de la blessure, rendait les prises glissantes.

— N'ayez crainte, Grand Maître, le commandement des troupes est assuré par frère Thibaud. Vous pouvez vous retirer l'esprit tranquille.

Fronçant les sourcils, Bertran se pencha vers Cristoffle, s'assurant que personne d'autre ne pouvait l'entendre :

— Il est pas parti hier en bateau, frère Thibaud ?

— Si le Grand Maître n'a plus assez d'esprit pour s'en souvenir, alors il sera suffisamment rassuré par ce mensonge.

Une fois sa réplique terminée, il glissa son écu sur le sol afin que Guillaume puisse s'y étendre, sur le côté à cause de la flèche.

Quatre frères prirent alors le bouclier et le soulevèrent sur leurs épaules. Il s'agissait de Bertran,

Thome, Bynde, et Luquet. Sirion, le petit jeune du groupe tentait de soutenir les jambes qui pendaient, mais il renonça rapidement, car il se rendit compte qu'il faisait plus de mal que de bien.

Ils s'éloignèrent rapidement de la place et prirent la direction du sud. Le reste du groupe suivait, en surveillant un moment les alentours, surtout en provenance du champ de bataille.

Après le tumulte des combats, le silence des rues était tout aussi perturbant.

Le groupe marchait en rythme, mais lentement pour limiter les secousses.

Les nuages étaient de plus en plus sombres. Il était à peine midi, mais on se croyait à la tombée de la nuit. La pluie s'intensifia légèrement. Les vêtements étaient imbibés et les armures ruisselaient. Le vent d'ouest était toujours aussi fort et chaud.

Les porteurs transpirèrent rapidement sans que cela ne se remarque. Il faut dire que Guillaume avait un bon gabarit, il devait bien faire cent vingt kilos.

Le cortège drainait les curieux. Ceux qui reconnaissaient le Grand Maître. Ceux qui étaient juste attirés par un personnage a priori important pour qu'on lui octroie dix gardes du corps alors que la bataille était dans l'autre direction. Ceux qui n'avaient pas peur de se mouiller, dans tous les sens du terme.

En tête, Rémy tenta d'entrer dans une maison. La porte était verrouillée. Il leva la tête, et pointa son doigt vers une autre demeure, un peu plus loin, dont la porte était ouverte et assez large.

Une fois à l'intérieur, ils ne trouvèrent personne. Les habitants avaient dû quitter précipitamment les lieux. C'était une habitation très modeste, à en juger par le mobilier pauvre et en mauvais état.

Le bouclier-brancard fut déposé aussi délicatement que possible sur le sol, au milieu de la seule et unique pièce, sans avoir besoin de déplacer quoi que ce soit. Le commandeur donna ses ordres :

— Frère Gaubert, trouve des couvertures !
Frère Andriu et frère Roussel, retirez l'armure du Grand Maître !

Ils s'exécutèrent sans discuter, aidés par ceux qui n'avaient pas de tâche assignée. À l'exception de Thome, que Guillaume attira vers lui par quelques murmures, qui furent entrecoupés de toux et de crachats de sang.

Rémy s'attaqua lui-même à la flèche. Sans l'aide d'aucune arme, pour ne pas risquer de provoquer d'autres blessures, il cassa le fût qui dépassait de la poitrine. Ensuite, il fit la même chose à la pointe qui ressortait dans le dos.

— Je ne l'enlève pas, sinon l'hémorragie vous tuerait en quelques minutes. Il va falloir attendre que ça cicatrise.

Gaubert utilisa sa dague pour marquer des encoches sur le bord d'une couverture, afin de s'en servir pour déchirer à la main des bandelettes plus ou moins régulières. Il les appliqua ensuite autour de l'abdomen du blessé comme un pansement.

Deux autres couvertures furent étendues sur le sol terreux, l'une sur l'autre. Guillaume ne fit aucun effort lorsqu'on le plaça dessus. Quatre autres porteurs se désignèrent volontairement et se placèrent aux coins des couvertures.

Voyant qu'il ne s'inquiétait pas plus que ça de ce qu'on faisait de lui, Rémy tint malgré tout à informer le blessé :

— Nous allons essayer de vous évacuer. La situation est critique, ici, et il ne faut pas prendre le moindre risque.

En guise de réponse, Guillaume se plongea dans une prière, les yeux tournés vers le ciel et les mains aussi jointes qu'il le pouvait.

Thome synchronisait les porteurs. Il fit un signe et tous se mirent en route. La direction qu'ils prirent était toujours plein sud. Cristoffle s'approcha du commandeur :

— Dis, frère Rémy, j'ai peur que la mer soit trop mauvaise, avec la tempête qui s'approche. Qu'est-ce qu'on fait si on peut pas partir ?

Rémy leva la tête et acquiesça :

— Effectivement, le temps n'est pas propice à la navigation. On va malgré tout voir ce qu'en disent nos marins.

Quand ils parvinrent au port, le vent était devenu très violent, et la pluie avait redoublé d'intensité. En voyant la mer démontée, et les embarcations cha-

hutéés énergiquement, ils osèrent à peine demander l'avis de spécialistes.

— Hou-là, pas avant demain, mon frère ! Et encore...

— Même à mon pire ennemi, j'oserais pas lui conseiller de prendre le large maintenant !

— Faut attendre que ça se calme !

— C'est du suicide de vouloir sortir maintenant !

La seule solution qui s'offrit alors à eux sortit de la bouche de Rémy, dépité :

— On n'a plus le choix, il faut l'emmener au temple.

Ce qu'ils appelaient communément le temple était la maison cheftaine de l'Ordre. Son siège social, en somme. Là où résidaient les responsables. Là où étaient prises les décisions importantes. D'ailleurs, tout le quartier qui l'entourait appartenait à l'Ordre. C'était à deux pas du port.

Ils y arrivèrent en quelques minutes. La porte était close, mais ils se firent ouvrir sans problème. Ils traversèrent la cour principale et soudain Rémy s'immobilisa. Ses yeux étaient tournés vers les écuries et il prit la direction de la réserve de bottes de foin, juste à côté, abritée sous une avancée soutenue par des poteaux.

Ses hommes se regardèrent, ne sachant ce qu'ils devaient en penser. Cependant, ils l'imitèrent.

Ils déposèrent Guillaume de Beaujeu sur une grosse botte de paille. Rémy l'aïda à se redresser, et glissa de la paille en vrac derrière lui pour faire un dossier.

— Voilà, comme ça vous serez bien.

Il pensa que ça serait plus pratique pour venir se recueillir en nombre, le moment venu.

Provenant de la rue, des hurlements de terreur surgirent.

Le blessé s'étonna et tourna la tête vers la pluie :

— Qu'est-ce... Tout ce bruit ?

Thome s'approcha et lui murmura à l'oreille :

— C'est rien, Grand Maître, seulement des gens qui se disputent. Le siège rend tout le monde très nerveux.

Le visage du jeune homme était aussi sombre que le ciel. Il connaissait la signification de ces cris : maintenant, l'ennemi était entré dans la ville. Il se redressa et regarda son commandeur. Celui-ci acquiesça d'un léger hochement de tête en fermant les yeux d'une manière appuyée.

La tempête allait exploser. La situation allait empirer.

L'heure était grave.

Et ils n'avaient toujours pas accompli leur mission.

Chapitre 4

Comme Thome l'avait deviné, les cris qu'ils avaient entendus, et qui étaient beaucoup plus proches d'éclats de panique, n'avaient rien d'une dispute. Il n'avait dit ça que pour rassurer son maître, dont l'état était plus que préoccupant.

Revenons en arrière, si vous le voulez bien. Pas de beaucoup, juste au moment où le groupe avait quitté la porte nord avec son précieux fardeau.

Seuls quelques hommes du rang remarquèrent ce départ. Ceux-ci sentirent, tout au fond de leur cœur, que cette fuite allait forcément être synonyme de défaite. Pas celle de la bataille, en tout cas pas encore. Mais la défaite dans la protection de leur maître, tâche qui incombait implicitement à chaque membre.

Et pourtant, ils n'y pouvaient pas grand-chose. D'aucuns s'imaginèrent, avant l'impact, lui conseiller de ne pas rester à cet endroit précis, de porter un bouclier, ou de passer une plus grosse armure, voire de venir se réfugier derrière lui, au moment fatidique. Mais pour tout ça, il aurait fallu encore avoir le don de prédiction, ou un sixième sens très développé. Car ce n'était pas la première fois qu'il venait superviser un front, et ça faisait d'ailleurs plusieurs heures qu'il était là, et que de nombreux projectiles tombaient dans les alentours, sans qu'il ne fût particulièrement inquiet. Il avait même participé, quelques jours auparavant, à une tentative de sortie en force et à cheval, qui s'était soldée par un échec devant la résistance adverse.

Cela ne les empêchait pas d'avoir des regrets. Ceux-ci, loin de les démoraliser, leur donnaient au contraire une fougue et un courage accrus. Leur motivation principale n'était pas de protéger un homme, bien que ce fût malgré tout très important. Leur foi était en Dieu. En personne d'autre. Le pape, le Grand Maître, et le commandeur étaient au-dessus d'eux, en quelque sorte des intermédiaires, mais ils restaient en dessous du Divin. Les frères étaient là aujourd'hui pour préserver la présence chrétienne en Terre Sainte. Si cela signifiait donner leur vie afin qu'Âcre reste possession de l'Ordre, alors ils étaient prêts à se sacrifier.

Les musulmans qui parvenaient à escalader la barricade, de près d'un mètre cinquante de haut en moyenne, étaient reçus à coups d'épée. Ces lames, larges et à double tranchant, qui faisaient la fierté des templiers, constituaient aussi un de leurs signes de re-

connaissance. Ils étaient rompus à son maniement dès leur entrée dans l'Ordre. Nombre de responsables militaires qui n'ont rien à voir avec la religion reconnaissent ouvertement les vertus guerrières des templiers, à cette époque et même ensuite.

Ils faisaient là honneur à leur réputation. Les mains et les bras, servant à prendre appui et à se tirer en haut de la barricade, étaient les premiers éléments à recevoir des attaques. Quand le tranchant ne parvenait pas à atteindre les chairs à cause des protections, alors le plat était utilisé pour tenter d'écraser. Certains frappaient même avec la garde ou le pommeau, pour ne pas abîmer leur lame ou avoir plus de puissance. Ceux qui disposaient de masses s'en donnaient à cœur joie, inutile de le préciser.

Quand cela ne suffisait pas, ou qu'il était trop tard, alors la tête et le torse devenaient les cibles privilégiées. Cette fois, pas question de se limiter à faire lâcher prise ou forcer l'adversaire à reculer. Non, le but était d'infliger le plus de dégâts possible, la mort étant une réussite critique.

Les habitants, ainsi que les membres de tous ordres, hospitalier et teutonique compris, prêtaient main-forte. Ils étaient équipés de manière très disparate. Il y avait les combattants, ou ceux qui parvenaient à récupérer tout ce qui pouvait faire office d'arme. Les autres n'étaient pas en reste et se contentaient de leurs mains.

Les musulmans commençaient petit à petit à descendre de l'autre côté du barrage. Ils étaient très nombreux, et parvenaient à accabler les templiers.

Ces derniers réussissaient à bloquer les attaques directement avec leur épée qu'ils tenaient à deux mains. Les moins aguerris se protégeaient avec leur bouclier, qui était, sinon, en écharpe dans leur dos. Les alliés qui n'avaient pas d'arme se révélaient eux aussi d'une grande utilité, qui en bloquant le bras armé, qui en sautant sur le dos pour déséquilibrer, qui en plaquant au sol, mais en prenant à l'évidence énormément de risques.

Il n'est pas usurpé de dire que, à cet instant, les musulmans étaient les plus nombreux à mourir. Ils étaient en position de faiblesse au sein de la place, pris en tenaille dans une sorte de fer à cheval duquel ils avaient bien du mal à s'extirper. Pourtant leur motivation était grande. Outre l'obéissance à leurs chefs, ils avaient pour eux une envie profonde de reprendre la ville. Qu'ils fussent originaires d'Égypte, c'est-à-dire de l'État Mamelouk, comme leur commandant suprême le sultan Al-Ashraf Salah ad-Dîn Khalil ben Qala'ûn, ou de Syrie, ils étaient unis dans le même désir de récupérer ce qu'ils considéraient leur appartenir de droit étant donné qu'ils étaient là bien avant les chrétiens. Ils ne comprenaient pas qu'on puisse venir leur voler un lieu sous le simple prétexte qu'une religion y avait pris naissance. C'était un peu trop facile. De plus, ils avaient eux-mêmes leur propre croyance et avaient, de fait, plus de mal à accepter celle des autres. Déjà, se faire envahir n'est pas très agréable. Encore plus quand c'est pour une raison théologique, et donc difficile à avaler sans la foi qui va avec. Bien que le Dieu soit le même, la manière différente de l'adorer provoque bien des discordes.

Cette foi qui donne à chaque combattant la motivation nécessaire pour donner sa vie sans avoir la moindre hésitation. Car il sait non seulement qu'il fait ce qu'il faut, ce qu'on attend de lui, mais aussi qu'il sera récompensé pour cela. Et à ce moment-là, la foi des musulmans leur permettait de mourir avec dignité, même s'ils étaient plus de deux cents milles à s'être rassemblés autour de la ville pour l'assiéger, et celle des chrétiens leur donnait la force de tenir leur épée, même s'ils étaient à peine trente-six mille sur les quarante que comptait Saint-Jean-d'Acre un mois auparavant. D'ailleurs, puisque l'on en est dans les chiffres, il faut savoir que les templiers n'étaient que cinq cents. Cela faisait un faible pourcentage, mais si l'on considère que c'étaient des combattants d'élite, cela équilibre un peu plus le rapport de forces. Par contre, il était encore trop tôt pour dire si cela serait suffisant. Un siège, comme tout autre conflit, en l'absence de bataille, ne voit pas son issue dépendre uniquement de la valeur de ses guerriers.

Les têtes volaient. Les bras tombaient. Les visières se répandaient. Les os craquaient. Les chairs se fendaient. Le sang coulait. Les vêtements se maculaient. Les armes se souillaient. La pluie ne nettoyait pas toute cette horreur. Au contraire, elle l'épandait.

La silhouette d'Haroun ibn Khumarawaih se dessina dans l'encadrement de la porte nord. Elle se distinguait des autres, car il était beaucoup plus calme que ses congénères, même s'il était aussi transpirant, haletant et dégoulinant de pluie qu'eux. Il observait la scène, tout en restant précautionneusement à l'abri

des flèches qui pouvaient être tirées depuis le haut des remparts.

Quand il se rendit compte qu'aucun chef blessé, ou mort, n'était présent, il fut pris d'un accès de rage. Il jeta violemment son arc sur le sol en lâchant des jurons, et fit demi-tour. Comme il avait longé les murs à l'aller, il n'avait pas fait attention aux mouvements entre les deux lignes de fortifications. Aussi, il fut surpris de constater qu'il se trouvait face à une immense catapulte de plusieurs mètres de haut. Des chevaux faisaient le plus gros des efforts de tractage, avec certaines difficultés compte tenu du terrain accidenté et de la pluie qui transformait la terre en boue. Comme elle était presque en face de la porte, les templiers pouvaient la voir et ainsi constater avec effarement et impuissance que leurs adversaires avaient encore des atouts et qu'ils comptaient bien s'en servir. La catapulte se trouvait entre la muraille extérieure et la muraille intérieure. Ils avaient commencé à la bouger en tout début de matinée. D'après son état, elle avait dû être construite quelques jours à peine auparavant, donc à proximité. Il était plus aisé de transporter les ingénieurs et les outils que les engins de siège les plus lourds. Ils étaient donc habituellement fabriqués sur place. Cela dépendait bien sûr de la distance, de la durée envisagée du siège ainsi que de la nécessité de ces engins. Les balistes qui arrosaient la ville depuis plusieurs jours ne venaient pas d'Égypte, mais elles avaient probablement été amenées de contrées plus proches, lorsque Khalil avait rassemblé ses troupes dans les pays avoisinants.

La manœuvre était d'autant plus dangereuse que les Francs faisaient leur possible pour la ralentir, en arrosant copieusement de flèches tous les êtres vivants qui tentaient d'y contribuer. Lorsque le Mamelouk, petit et maigrichon, qui donnait les indications de mouvement à ceux qui tiraient les chevaux, reçut un projectile en plein dans l'œil, il mourut instantanément. Tout d'abord, il n'y eut aucun cri, aucune réaction. Puis tout le monde commença à se regarder, ne sachant quoi faire.

Haroun ramassa un bouclier arborant la croix templière qui avait dû tomber du haut du rempart, et, en s'abritant derrière, fit quelques bonds pour rejoindre le cadavre du meneur. Sa voix puissante commença à résonner. Il fit tout d'abord tirer vers la gauche, afin d'être dans l'alignement de la porte, puis vers la droite pour que celle-ci soit dans l'alignement de la catapulte. De nombreux hommes de troupe vinrent prêter main-forte aux animaux de trait pour aller plus vite et faciliter la manœuvre. Des blocs de pierre ne tardèrent pas à voler. Haroun se débrouillait comme s'il avait fait ça toute sa vie, alors qu'il lui avait suffi de réfléchir quelques instants.

Il posa le regard sur un casque métallique qui traînait sur le sol, perdu par quelque cavalier ou fantassin qui n'a pas pris le temps de le récupérer. Il devina, plus qu'il ne vit, compte tenu des deux mètres qui le séparaient de l'objet, le reflet de la scène de combat. Ce qui le choqua, c'est qu'il n'y avait aucun combattant. Seulement quelques enfants qui jouaient. Il cligna des yeux, mais l'image disparut, laissant place à ce qu'elle devait normalement réfléchir, à savoir le

mur et les soldats. Il pensa avoir mal vu et reprit son avancée.

La catapulte était proche de la cible, ce qui compliquait d'autant la visée. Et la tempête qui faisait maintenant rage ne facilitait pas du tout le labeur. En quelques coups à peine ils commencèrent à toucher le mur qui surplombait la porte. Dès les premières secousses, les archers qui y étaient perchés se mirent à paniquer. Certains poursuivaient leur travail, et d'autres s'écartaient. En dessous, malgré des précautions, les débris provoquèrent quelques dégâts collatéraux, mais sans grande importance. Très vite, le passage s'écroula, tuant malgré tout certains archers trop téméraires. D'autres, installés sur les côtés ne cessèrent de tirer.

Les odeurs de poussière, de sang, de mort, de bois, de métal et de pluie se mélangeaient. Les bourrasques devenaient de plus en plus violentes, rabattant la pluie épaisse de tous les côtés en tourbillons éphémères. La luminosité devenait si faible qu'on pouvait se croire à la tombée de la nuit. La chaleur était encore plus étouffante. Les ardeurs ne s'étaient pas calmées pour autant, bien au contraire. La volonté de faire évoluer ce front rapidement augmentait la fougue et l'impétuosité de part et d'autre.

L'extrémité droite de la barricade montrait de plus en plus de signes de faiblesses. L'un des commandeurs indiqua à plusieurs groupes d'hommes, qui étaient en retrait en attendant de savoir où ils seraient les plus utiles, d'aller y prêter main-forte. Ils s'y diri-

gèrent en courant, stoppant in extremis plusieurs musulmans dans leur course derrière la ligne franque.

Cependant, malgré ces petits aménagements ponctuels, la barricade semblait petit à petit perdre du terrain. La fatigue du siège, qui durait depuis un bon mois maintenant, avait entamé l'endurance des hommes, à défaut d'atteindre leur motivation. La foi peut maintenir le moral, mais plus difficilement les chairs. Le renouvellement incessant de leurs adversaires au fur et à mesure qu'ils les neutralisaient nuisait également. En augmentant progressivement la fatigue, mais aussi la lassitude. D'autant plus que les nouveaux venus étaient évidemment plus frais et vigoureux.

Soudain, l'ordre fut donné.

Pour commencer, les chrétiens les plus en retrait s'éclipsèrent. On demanda à ceux qui étaient au contact de tenir un moment. Ils formèrent une barrière humaine. Leurs boucliers empêchaient les lames ennemies d'atteindre les templiers. Cette position était très fatigante. Ils commencèrent à tourner un peu la tête, pour repérer par où ils allaient devoir passer. Mais, disciplinés, ils attendaient sans broncher, résistant vaillamment. Tant que leur emblème était présent, ils n'avaient pas le droit de fuir. Plus qu'un droit, c'est un devoir pour chaque membre de l'Ordre. Le gonfanon était leur point de ralliement sur les champs de bataille. Ceux qui le tenaient ne pouvaient pas le laisser tomber, sous peine d'être purement et simplement excommuniés. Ils étaient donc extrêmement bien protégés, comme c'était le cas au moment qui

nous intéresse, par une bonne dizaine de templiers qui n'avaient aucune autre tâche.

À l'instant où celui-ci commença à se déplacer, ce fut le signal. Les templiers lancèrent alors des cris puissants, donnèrent une poussée sur leurs boucliers afin de déstabiliser l'ennemi, puis se replièrent à toute vitesse dans les ruelles environnantes. Bien entendu, les musulmans, bien que surpris d'une telle décision de leur livrer la place, ne comptaient pas les laisser partir sans réagir. Ils se lancèrent à leur poursuite.

La vitesse de déplacement était fortement ralentie par le vent et la pluie qui obligeaient à se protéger les yeux, et à faire extrêmement attention pour ne pas glisser sur les pavés. Une partie des troupes resta cependant là, afin de sécuriser la zone et permettre d'asseoir leur position sur cet accès stratégique à toute la ville. Malgré le recul qu'ils pouvaient avoir sur la situation, les musulmans n'avaient pas le discernement nécessaire pour considérer que les templiers n'étaient pas en déroute, loin de là. Ils ne s'enfuyaient pas. Bien au contraire. Ils se repliaient pour récupérer un avantage très important : le surnombre sur le front. En effet, dans les rues, ils se réfugièrent derrière des portes, en prenant bien soin de laisser assez d'indices pour qu'on les suive. Lorsque les musulmans pénétraient dans les maisons ou les cours intérieures, ils se retrouvaient pris au piège et se faisaient massacrer.

Une grande partie des forces de l'Ordre s'était dissimulée à proximité de la porte nord, prête à intervenir si besoin.

Dans certains cas, c'était même les templiers qui en venaient à poursuivre quelques musulmans qui s'étaient aventurés un peu trop loin dans la ville, et qui n'avaient plus d'autre choix que courir en hurlant, comme ces deux individus qui passèrent devant la maison cheftaine, au moment où Guillaume était déposé sur une botte de paille et les entendit.

Chapitre 5

Il ne faut pas se leurrer. Les chrétiens n'étaient pas en totale déroute, d'accord, mais ils venaient malgré tout de céder la porte nord ainsi que la totalité de la place qui se trouvait devant. Et il s'agissait d'un accès privilégié à l'intérieur de la ville. Un pas en arrière, qu'il allait falloir compenser par deux pas en avant, sans quoi l'ennemi ne laisserait certainement pas filer cet avantage.

Pour l'instant, le Grand Maître n'était pas au mieux de sa forme pour prendre quelque décision que ce soit. Il était toujours allongé sur sa botte de paille, le regard au ciel, comme s'il voyait déjà son appel. On avait fait venir plusieurs soigneurs, qui s'affairaient à son chevet. Ils pensaient, nettoyaient, mais ne pouvaient que constater la perforation. Ils ne montraient

rien sur leurs visages de la fatalité qu'ils pressentaient, mais la fébrilité de leurs gestes, tout comme l'empressement dont ils faisaient preuve, ne permettaient aucun doute.

Rémy et Thome étaient juste à côté et observaient, tout en échangeant à l'occasion quelques mots. Ils s'abritaient sous l'avancée du toit qui protégeait la paille.

Le gros de l'orage était maintenant passé. La pluie s'était affinée, mais le ciel restait sombre et le vent ne faiblissait pas. La chaleur, même si elle avait légèrement diminué, était toujours oppressante.

Dans un coin de la cour, les autres membres du groupe avaient trouvé refuge dans une petite pièce. La porte était restée ouverte. Ils commençaient à retirer leurs effets trempés et à s'essuyer avec des serviettes à peu près propres qu'ils trouvèrent empilées sur une étagère.

Bynde rompit le silence tout relatif, car, si personne ne parlait, ils faisaient du bruit en manipulant leurs armes et armures.

— J'ai le sentiment que personne ne va survivre... Que la ville va être détruite... Que ça va être la fin du monde...

Il avait les cheveux frisés et noirs coupés courts, ce qui lui donnait l'impression d'être un mouton. Il les frotta sans ménagement. Son torse nu et poilu révélait une musculature entretenue, mais recouverte d'une couche de graisse trahissant un goût prononcé pour la bonne chère. Appartenir à l'Ordre

et faire quelques vœux ne signifiait pas forcément renoncer à tous ses péchés mignons. Il était templier depuis sept ans et était une récente recrue du groupe.

Tout en continuant d'essayer précautionneusement son heaume, Andriu leva les yeux vers lui :

— Ne sois pas pessimiste ! Rien n'est joué, encore. Et même si on doit subir un échec, il nous reste la mer pour éviter le pire ! Sans compter qu'ils se battent pour récupérer la ville autant que pour nous chasser, ils ne souhaitent donc sûrement pas la détruire totalement.

— Je sais tout ça. C'est juste une impression. Ça fait presque dix ans que je suis ici, et j'ai vraiment envie de garder toute cette cité intacte. Enfin, je veux dire... La garder pour nous.

Il frotta son abdomen lentement, plongé dans ses pensées :

— Vous vous rendez compte qu'aucun d'entre nous n'a connu d'autre Grand Maître que frère Guillaume ?

Cristoffle, qui asséchait son épée avec une grande minutie, lui lança depuis l'autre bout de la pièce :

— Connu en personne, certainement, mais plusieurs ici sont entrés dans l'Ordre bien avant qu'il n'atteigne ce poste. Moi, tout ce que je vois pour l'instant, c'est qu'il y a des combats importants, et que nous n'avons pas la moindre goutte de sang sur nos lames !

Sirion enleva ses protections de maille et les posa à même le sol. Il prenait grand soin de son matériel. Ses vingt printemps en faisaient le benjamin du groupe. Il considérait cela comme un défaut et mettait tout en œuvre pour être à la hauteur de ses compagnons : de la rigueur, du zèle et de la volonté. Il dit :

— Frère Rémy nous a bien dit qu'on avait une mission secondaire qui était de servir d'escorte au Grand Maître...

Entièrement nu, essorant du mieux qu'il pouvait ses frusques, Bertran mit son petit grain de sel dans la conversation :

— Et par définition, ce qui est secondaire n'a rien de prioritaire. Nous sommes un groupe d'élite. Nous avons été rassemblés, car nous avons chacun des compétences bien précises, dont notre mission a besoin.

Chacun se remémora avec précision le moment où Rémy leur a appris, individuellement, le but exact qu'ils allaient devoir atteindre. Les recrutements avaient eu lieu de manière très irrégulière, en fonction des besoins en compétences, suite à des décès, des changements d'orientation, ou plus rarement à des sanctions. Le chef tint pratiquement tout le temps le même discours, bien que les circonstances fussent très variées. Il commençait par mettre en avant l'aspect religieux, la lutte du Bien contre le Mal. Il en venait ensuite à se focaliser sur ce dernier. Il expliquait alors sous quelle forme ils allaient le combattre. Généralement, la question qui arrivait rapidement concernait le « comment ».

Sirion, se sentant légèrement rabroué, pinça les lèvres, ce qui fit rire Bertran :

— Ha ! Ha ! Ha ! Ne te vexes pas, mon frère, je n'ai pas dit que tu avais tort, loin de là. Il faut se fixer des priorités, c'est tout.

— Mais pour l'instant, depuis que Névelet nous a quittés, notre tâche principale a été un peu mise entre parenthèses, non ?

Le Névelet dont Sirion avait fait mention était le dixième membre du groupe. Enfin, « avait été », plutôt. Comme il venait de le souligner, ce maillon avait sauté de la chaîne. C'était juste avant le début du siège, alors que l'ennemi n'était pas encore en vue. Une infection, probablement d'origine alimentaire, bien que cette hypothèse semblait être écartée par certains car il avait été le seul touché. Mais personne n'avait d'autre explication. Une forte fièvre, des vomissements pendant une nuit, et au matin il ne respirait plus. Cet événement avait été d'autant plus important que le rôle qu'il aurait dû tenir dans la mission principale du groupe ne pouvait l'être par aucun autre.

Bynde donna un coup de main à Gaubert pour secouer son haubert et enlever la plus grande partie de l'eau dont il regorgeait. Il intervint :

— Par obligation, oui. Sans lui, on a bien été obligé de nous tourner vers autre chose. Dès que l'on a pu en localiser un autre pas trop loin d'ici, on s'est dit qu'on était reparti. Hélas, avec le siège qui dure maintenant depuis plusieurs semaines, son arrivée parmi nous est sérieusement compromise.

Un grondement leur parvint aux oreilles. Ils se regardèrent les uns les autres.

Cristoffle demanda :

— C'est le tonnerre ?

Plusieurs têtes se secouèrent. Luquet lâcha :

— Nom de Dieu, c'est un mur qui s'écroule !
Et pas loin, je vous dis !

Silencieusement, ils adressèrent une prière afin d'aider les âmes des éventuelles victimes.

— Et s'il n'arrive pas, on fait quoi ?

C'était la voix grave caractéristique de Roussel. Andriu, pourtant plus pessimiste que lui d'habitude, tenta d'apporter un peu de soleil :

— Pour l'instant il n'est pas encore trop en retard, surtout si l'on tient compte de tous les musulmans qui nous entourent. Et s'il a voulu venir par la mer, la tempête qui se calme pourra bientôt lui permettre d'arriver.

Cette tempête, qui avait été vue comme un mauvais signe, avait ensuite été considérée comme favorable. En effet, elle retardait les ennemis, éteignait les feux, et atteignait le moral et le physique de tous ceux qui étaient en retrait, à attendre leur tour. De plus, l'humidité et le vent provoquaient des maladies.

Roussel poursuivait dans ses idées noires, voulant une réponse :

— Et s'il ne vient pas malgré tout ? Nous allons devoir abandonner notre espoir de réaliser ce

que l'on attend de nous ? Cela nous coûtera quoi de faillir ? Ou alors devons-nous attendre encore et encore, jusqu'à ce que lui ou un autre vienne nous prêter main-forte ?

Dans la cour, un groupe sortit d'une grande porte. Ils étaient une dizaine. Parmi eux se trouvaient différentes autorités de l'Ordre : le trésorier et chef des provinces de Terre Sainte, plus connu sous le nom de Commandeur de la Terre et du Royaume de Jérusalem, le drapier, l'hospitalier, ou Commandeur de la Cité de Jérusalem, ainsi que les cinq commandeurs de provinces. Les titres étaient plus symboliques qu'autre chose depuis que ces lieux n'étaient plus aux mains des chrétiens. Tout le haut conseil de l'Ordre, ou presque, était réuni.

Ils portaient leur tenue habituelle, incluant également leur arme, même s'ils ne s'en servaient plus beaucoup. Ils étaient issus du rang, car même s'il y en avait qui montaient plus vite que d'autres, il n'existait pas de moyen d'entrer dans l'Ordre autrement que par le bas.

Ils entouraient maintenant Guillaume, laissant à peine la place aux soigneurs qui continuaient de changer les pansements et d'appliquer des huiles ou des herbes sur les plaies. La paille s'imbibait progressivement de sang, qui devenait noir en séchant.

Luquet et Cristoffle étaient à la porte et les observaient.

Rémy les vit, et, sans se protéger spécialement de la pluie qui continuait de tomber, s'approcha d'eux en marchant solennellement. Thome demeurait près

du poteau qui soutenait l'abri, comme pour montrer qu'il restait une garde rapprochée même si cela semblait inutile.

— Vous avez trouvé du change ?

— Non, seulement des serviettes. On n'est pas allés jusqu'aux chambres pour le moment. On attend de savoir ce qui va se passer, maintenant.

La remarque de Luquet tenait également lieu de question.

— On va attendre ici, je pense. Le Grand Maître ne semble pas aller mieux, on ne va pas le bouger jusqu'à ce soir, en tout cas. Tu peux envoyer un ou deux frères pour récupérer des vêtements, mais restez à proximité, quand même.

Il fit signe à Bynde et Gaubert, et ils s'enfoncèrent tous les trois dans un couloir.

Rémy regarda à l'intérieur de la pièce :

— Ça va ? Vous tenez le coup ?

Cristoffle s'appuya contre le mur pour enfiler ses chausses :

— Physiquement, on ne peut pas dire que nous ayons à nous plaindre. Nous n'avons pas engagé le moindre combat. Par contre, niveau moral, on commence à se poser des questions. Comment tu vois les choses pour la suite de notre mission ?

— On va attendre un moment de répit et aller faire le tour de la ville. Peut-être qu'il est proche, ou a même déjà essayé d'entrer par un endroit ou un autre.

S'il avait réussi, il nous aurait trouvés, donc ça ne doit pas être le cas. Il faut être prêts pour commencer dès que possible.

— Nous on est tous prêts, tu sais ! Tu n'as qu'à donner un ordre...

Son commandeur le coupa avec douceur :

— Oui, je le sais bien. Je n'ai pas à me plaindre de vous, au contraire. Et je comprends bien que ça puisse être difficile.

— Attention, nous ne perdons pas la foi, c'est pas ce que je veux dire, hein. Nous te suivrons où que tu nous demandes d'aller. Toujours avec la même vigueur. Mais on commence sérieusement à se demander où on va, et si on va finalement pouvoir l'in...

Rémy coupa Cristoffle une nouvelle fois :

— On y arrivera. Et le plus tôt sera le mieux. Pour l'instant, nous sommes dépendants d'un facteur complètement hors de notre contrôle, mais ça ne devrait plus durer.

Bertran arriva près d'eux. Il avait visiblement entendu le début de la conversation en finissant d'enlever son armure :

— Et en quoi le... Le pire des cas concernant Frère Guillaume, va interférer sur notre affaire ?

— On sera affectés à la protection de son remplaçant dès qu'il sera officiellement désigné. Si ça va chambouler encore plus la vie de l'Ordre, ça ne changera rien à nos différentes priorités.

Après une courte pause, il poursuivit :

— Vous savez comme moi que notre but est bien au-delà de toute considération humaine. À titre individuel, je veux dire.

Thome s'approcha en trottinant. Tous se tournèrent vers lui.

— Frère Rémy ! Le conseil veut te voir.

S'attendant à ce que son commandeur lui demande de quoi il retournait, il s'apprêta à répondre. Cependant, la question n'arriva pas. Comme Rémy s'était déjà mis en route, il lança en poussant un peu sur sa voix pour être entendu :

— Frère Guillaume est au plus mal !

Cristoffle attendit qu'il soit loin pour satisfaire sa curiosité :

— Tu penses qu'il va y passer ?

— Il va y passer, oui, c'est sans appel. Et à mon avis avant la fin de la journée. Sans possibilité de le soigner avec nos pouvoirs, il n'a aucune chance de s'en tirer, malheureusement.

Au loin, des grondements de chocs et d'éboulements se firent encore entendre.

Le vent continuait de balayer la pluie persistante.

Chapitre 6

L'après-midi avançait et se rapprochait de sa fin petit à petit. Les nuages s'éclaircissaient, tout en restant dans les tons gris, et la pluie s'arrêta bientôt.

Il allait être temps, me direz-vous, d'embarquer Guillaume de Beaujeu sur un navire pour le mettre à l'abri. Et vous n'auriez pas tout à fait tort. C'est d'ailleurs ce qui fut fait pour le maître des Hospitaliers, qui, lui aussi, reçut une blessure, certes moins grave. Cependant l'idée devait être abandonnée. En effet, le Grand Maître semblait conscient de son sort et préférait rester au milieu des frères. De plus, personne ne se serait risqué à le transporter dans son état, pour lui faire perdre encore plus de sang et précipiter les choses.

Plus au nord, dans les rues entourant la place et la porte qu'ils avaient conquises, les musulmans continuaient d'essayer d'étendre leur domination sur la ville. Sans relâche, ils se répandaient dans tous les espaces libres.

Comme ces deux-là qui, n'écoutant que leur courage, leur sentiment de domination ou plus simplement leurs ordres, se glissaient dans une ruelle. Ils marchaient au milieu des pavés, en terrain déjà conquis. On ne sait ce qu'ils cherchaient, peut-être ne le savaient-ils pas eux-mêmes : un chrétien à occire, une fille à déshonorer, un bien à subtiliser ou Dieu sait quoi d'autre.

Une porte entrouverte les incita à y mettre un violent coup de pied. Derrière, une jeune femme se tenait debout, les cheveux en bataille et la robe déchirée, pétrifiée par la surprise. Entre deux lambeaux de tissus, la peau de son ventre apparaissait douce et ferme, et quelques poils pubiens, noirs comme sa tignasse, attirèrent le regard des deux musulmans. Elle ne réalisa ce qui allait lui arriver qu'en voyant l'un d'eux approcher et tenta, s'il était possible, de couvrir pudiquement son corps des restes de ses vêtements. Son visage grimaçant reflétait une panique de ce qu'elle devina de ses intentions. Ils se doutaient qu'ils n'étaient sans doute pas les premiers, mais cela n'allait pas les empêcher de prendre leur part.

Celui qui était le plus près tendit un bras vers la femme. Il l'empoigna par l'épaule d'une main ferme, et tenta d'arracher les habits de l'autre. Lorsqu'il eut révélé un sein galbé à l'aréole généreuse, il sourit, le